

ENTRETIENS AVEC HK

PAR MIREN FUNKE

-

**LE BLOG DU DOIGT
DANS L'OEIL / MEDIA
ALTERNATIF**

Festival Musicalarue 2019 : entretien avec HK (Saltimbank)



Tant d'indicible s'exprime dans l'éclairage d'un regard! Le regard où rutille la splendeur perceptible du monde, et celui qui projette sa propre lumière sur les choses pour les animer de lueurs ; le regard du poète engagé qui chante le combat et l'espoir humaniste, et celui du troubadour qui écrit *pour fuir ce monde* et nous embarquer sur sa planète dans un élan de contagieuse folie évasive. Certes la parole sensée et le verbe astucieux ont rarement fait défaut à **HK**, dont l'écriture, toujours si prolifique, foisonne de mots qui s'enchaînent et se joignent en musique pour faire danser les luttes, les ardeurs du cœur et le cœur à l'ouvrage d'une création qui *redessine un autre monde*. Mais le regard du *rallumeur d'étoiles* ce soir là racontait quelque chose de plus que sa propre voix, et semblait de ceux qui savent croire plutôt que de croire savoir, d'un instant à l'autre, tour à tour, posé avec amour sur ses semblables, avec révolte sur l'injustice du monde, puis accroché là haut, sondant la voute céleste pour y recueillir l'énergie d'une étoile, qui, elle, n'avait pas besoin d'être rallumée, et brillait de tout son sens. L'interprétation d'« Indignez-vous » est toujours un moment émouvant dans les concerts d'HK, ne serait-ce que de par la beauté de la chanson et la justesse de son propos déjà, mais en outre parce qu'elle s'imprègne d'une dimension intime, au regard du lien humain et de la transmission de valeurs existant entre Stéphane Hessel à qui elle rend hommage et le chanteur. Pourtant ce soir là, à Luxey, une magie particulière dans l'atmosphère habitait le moment d'une puissante présence. N'en croyez pas pour autant que le merveilleux du concert se résuma à cet instant consacré, le temps partagé avec l'artiste sur scène et ses musiciens ayant été dans son intégralité une succession de communications et d'interactions émotionnelles avec le public, que le groupe enjouait au rythme de ses titres phares (« On lâche rien », « Citoyen du monde », « Salam alaykoum », « Niquons la planète », « Rallumeurs d'étoiles », « Sans haine, sans armes et sans violence »), d'extraits du dernier album « L'empire de





papier » (« Refugee », « Ce soir nous irons au bal » entre autres) et de reprises résonnant sous le sceau d'une filiation spirituelle (« En groupe, en ligue, en procession » de Jean Ferrat). Pas de ruissellement imaginaire de richesses ici : chaleur humaine et dynamisme déferlaient de la scène, y revenant en ressac dans un échange permanent de générosité et de tendresse réciproque, bien réel et sincère, qui fit du concert d'**HK et ses Saltimbanks** -dont les deux choristes envoyaient superbement de la corde vocale et nous offrirent en fin de concert un petit cadeau- un des principaux temps forts et énergisants de cette

édition du festival Musicalarue.

Quelques heures avant le concert, HK, que nous avons dernièrement rencontré en mai lors du Festival contre le racisme et les stéréotypes au Rocher de Palmer à Cenon (33) où il était venu présenter sa pièce « Le coeur à l'outrage » [\[Lire ici\]](#) acceptait de nous accorder un nouvel entretien pour parler de sa participation à Musicalarue, de son dernier album, mais également d'engagement et de politique.

– Hk bonjour et merci de ce nouvel entretien. Ici à Luxey, viens-tu présenter les chansons de ton dernier album « L'empire de papier » ?

– Non, la tournée va consister à interpréter une sorte de « best of ». Il y a évidemment les chansons de « L'empire de papier » ; mais nous jouerons aussi les morceaux « phares » du groupe, de « Citoyen du monde » à « On lâche rien », en passant par « Sans haine, sans armes et sans violence ». Ce sont des morceaux qu'on nous demande toujours et qu'on nous a toujours demandés, qu'on aime jouer et qui ont du sens. Quand tu chantes « Citoyens du monde » dix ans après l'avoir écrit, et qu'elle a peut-être encore plus de sens aujourd'hui, et que tu mesures ces dix années à prêcher presque dans le désert où on qualifiait tes propos de paroles d'adolescent attardé, pour te retrouver aujourd'hui dans le cauchemar nationaliste xénophobe, tu sais que tu voyais juste : on disait une certaine vision du monde et on voyait venir le truc gros comme une maison. On fait de la musique aussi parce qu'on aime ça et on aime chanter ces chansons. Malheureusement les raisons d'être de ces chansons sont plus prégnantes encore. On parlait en off de l'histoire des copains de Ford, et c'est sur qu'une chanson comme « On lâche rien » a aidé les



luttons pendant plus de dix ans. Mais dans mes moments pessimistes, je me dis que ça fait quand même dix ans qu'on chante ça, qu'on se mobilise ensemble de façon forte, et qu'on se fait baiser quand même. Il y a des moments comme ça où, même si on continue dans tous les cas, et qu'il y a eu plein de petites victoires, on se dit quand même que la tendance lourde est qu'on se bat contre vents et marées, qu'on est face à des phénomènes de grande ampleur, qu'on manque peut-être de main d'œuvre, de monde, de moyens. Ce n'est pas une vision pessimiste, parce qu'on a vécu ces dix ans en musique, en essayant de diffuser des bonnes ondes et de la combativité par le biais artistique, mais il faut quand même regarder les

choses telles qu'elles sont et que la pente est contre nous.

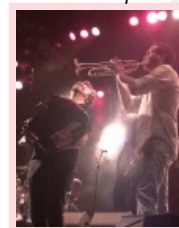
– Mais cela entame-t-il ta détermination à continuer ?

– Il y a un truc que je pense –et c’est vrai qu’on le voit beaucoup sur la mobilisation pour le climat–, et qui est ce qui nous maintient debout et nous donne envie de continuer à nous battre : c’est qu’on a, nous, ces dernières années, fait partie de la génération qui a peut-être mangé le pain noir. Il fallait être là et rester, même si on était de moins en moins nombreux pour « entretenir la flamme ». Et aujourd’hui quand on voit par exemple dans la mobilisation pour le climat tous ces jeunes de quinze-seize ans qui sortent par milliers, par dizaines de milliers, tu te dis qu’il y a une jeunesse mobilisée et conscientisée, une génération qui arrive et qui reprend le flambeau. Il faut qu’il se passe la même chose pour les mouvements sociaux et la quête de démocratie réelle. C’est sur que l’âge faisant, et au regard du chemin qu’on a fait dans nos vies et dont je suis très heureux, depuis le gamin de 16-17 ans qui exprimait sa révolte de manière plus brute, si des choses se sont adoucies, c’est dans la forme. Mais dans le fond je n’ai pas l’impression d’avoir bougé ne serait-ce que d’un centimètre dans mes convictions, dans ce que je suis et ce en quoi je crois, et pourtant on a fait des choses. Donc ça permet d’être plus serein et plus libre dans ta tête, dans tes réflexions sur le monde qui nous entoure. Dans tous les combats qu’on mène et les défaites qu’on a pu connaître, il y a aussi une part de responsabilité qui nous incombe, et aussi aux organisations de lutte qui ont sans doute défailli, avec ceux qui se sont mis en première ligne pour être des leaders, et ceux qui se sont mis en dernière ligne pour être des suiveurs, parce que c’est aussi très confortable. Il y a tellement de choses qui ont fait que si le combat pouvait



peut-être être perdu d’avance, nous n’avons quand même pas été au bout de quelque chose, d’une lutte collective où on était armés de la même envie, de la même passion, et où on aurait pu laisser les égos de côtés. Ce sont des choses qu’on n’a pas réussies en France. C’est vrai que de la place de saltimbanque où je me trouve, je peux avoir ce constat et l’exprimer de façon crédible : on a foiré sacrément. J’aime cette idée de retrouver le goût de la lutte collective, et je crois que c’est l’enjeu pour aujourd’hui et pour demain, et d’arriver à trouver la structure qui fera qu’on pourra mettre les égos de côté. Dans le système actuel, ça n’existe pas : aujourd’hui, dès qu’il y a une lutte

sociale, elle est connectée à une lutte politique, avec un grand leader, et après chaque élection, tous les cinq ans on se remet à se battre, et tous les quatre ans avant les élections on se dit qu’on doit arrêter de se battre et que maintenant le combat ne doit être que politique et électoral. Et puis c’est le concours de coqs. Et même les organisations de contre-pouvoir peuvent elles aussi nous amener dans de mauvaises directions, pour des histoires de lutte entre organisation. On ne s’en sort jamais. On a donné du temps, on a donné de la foi, on s’est battus pour la convergence, on s’est soutenus les uns les autres, mais on n’y est pas arrivés. Donc il y a aussi quelque chose à changer en nous, qui nous disons militants alternatifs, et il faut avoir cette remise en question.



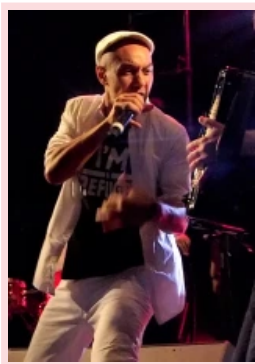
– Cette responsabilité des organisations de lutte qui ont défailli dont tu parles explique-t-elle pour toi l’ampleur populaire massive du mouvement qui se construisent et s’expriment hors structure, et même parfois dans le refus des structures syndicales ou politiques traditionnelles ?

– Alors c’est déstabilisant. J’ai toujours été pour la convergence des organisations et des initiatives citoyennes. Je ne suis absolument pas contre les organisations qui ont fait beaucoup de choses. Mais c’est sûr que si les gens commencent à fonctionner comme ça à un moment donné, c’est qu’ils n’y ont pas trouvé leur compte et que quelque chose a merdé. Pour être honnête, dans la séquence Gilets Jaunes, je n’ai pas aimé la façon dont pas mal



de gens ont craché sur les syndicats. Parce que les syndicats sont une histoire de luttes, de combats et de victoires pour des gens qui étaient les opprimés, les damnés de la terre, les gueules noires, les exploités au sens propre du terme. Ces syndicats ont pu merder, mais ça fait cent ans qu'ils existent et ont fait l'histoire des luttes. On pouvait dire que bien sûr nous sommes citoyens et nous voulons avancer en tant que tels, mais nous n'avons rien contre les syndicats et vous pouvez nous rejoindre, du moment que vous ne cherchez pas à nous mettre sous votre bannière. Ce qui s'est passé laissait déjà augurer d'une jonction qui ne se ferait pas, et qui a beaucoup de mal à se faire. Ce n'est pas de la méfiance de ma part ; je dirais que ça s'est éclairci au fil du temps et que je suis devenu une sorte de camarade exigeant. Pour moi il y

avait un cadre dans lequel le soutien pouvait s'exprimer, qui était celui d'être suffisamment clair sur un certain nombre de valeurs fondamentales, et pour lesquelles on ne peut pas dire « soyons tous ensemble et on verra après » : la fraternité humaine, la tolérance, le refus de la xénophobie, de la haine, de la violence. On peut comprendre que le système dans lequel on vit et qui nous opprime peut générer de la frustration et de la rage, et même de la haine. Mais cette haine là, on la combat pour en faire quelque chose de créatif et d'alternatif. Et d'ailleurs quand j'ai affirmé mon soutien au mouvement, je l'ai fait en mettant en avant la chanson « Sans haine, sans armes et sans violence », et aussi « Refugee », ce qui était pour l'une, une manière de dire que c'est dans ce cadre là et si ça part dans ce chemin là que je soutiens, et pour l'autre de dire que c'est ce que je suis. Il y a eu plein de belles choses dans ce mouvement, d'autres moins, et la question maintenant est de savoir comment ça va se transformer ou quelle va être l'étape suivante d'un mouvement contestataire, citoyen et alternatif. Alors quand je dis ça, on peut penser qu'à court terme, poser des conditions sur les valeurs communes va nous empêcher d'avancer ensemble. Mais à long terme c'est ce qui fait qu'on peut construire quelque chose de solide. On ne peut pas se construire sur une illusion, juste parce qu'on est ensemble contre Macron, alors qu'en fait on ne croit pas du tout à la même chose. En partant sur tes valeurs de base, tu pars déjà sur ce que tu peux construire, et tu peux aller beaucoup plus loin.



– Existe-t-il un paradoxe entre le HK militant, ancré dans la réalité des luttes quotidiennes, et celui d'un titre comme « Je m'envole » présent sur le dernier album qui sonne comme une ode à l'évasion, à l'abandon presque ?

– Je n'ai pas réfléchi en fait. Je n'ai pas vraiment conscientisé cette écriture. Je crois qu'on donne, parce que c'est ce qu'on est, et ce à quoi on sert en tant que saltimbanque : donner ces choses positives et enthousiastes. Et par moment on a aussi cet élan de prendre de la distance par rapport à ce monde, ce quotidien, cette folie. Quand on prend le temps d'y réfléchir, c'est un monde fait de haine, de corruption, de tellement de choses contre lesquelles on se bat, et même parfois qu'on combat en nous, parce qu'elles sont en nous aussi. Donc cette chanson est un plaidoyer pour s'évader et prendre le large. J'ai toujours ces deux petits bonhommes en moi : celui qui combat et celui qui veut se casser de ce monde de tarés. C'est

presque une schizophrénie, et je crois qu'avec l'âge, elle s'exprime de manière plus forte.

– Tu racontes souvent ton envie d'embarquer les gens sur ta « planète », et on trouve dans des chansons, dont « Rallumeurs d'étoiles » est un bon exemple, le recours à un champ lexical céleste et des métaphores galactiques. En quoi cela a-t-il une valeur symbolique pour toi ?

– J'aime bien ! C'est aussi une manière de se rappeler qui on est en tant qu'êtres humains : on vit sur une des neuf planètes du système solaire ; on est rien. C'est ce qui peut nous permettre de relativiser plein de choses, et aussi de nous redonner goût à la vie et à l'instant, à se sentir vivant et cultiver ses passions, s'accomplir, et ne pas se poser mille questions, que ce soit dans le combat ou dans une quête de bonheur partagé, et de tracer son sillon. J'aime bien cette idée de zoom et de dézoom cosmique. Là on ne travaille pas encore sur le prochain album, car « L'empire de papier » est sorti il y a un an et demi, mais on va très bientôt s'y coller, et il y a l'idée de continuer, au moins à travers une chanson, cette parabole, ce parallèle entre nous pris dans ce foisonnement du monde et le grand écart quand tu dézoomes.



– Que voulais-tu mettre en avant avec la chanson « Give me » ?

– C'est un hommage au Blues de la rue, et à la manière dont quelqu'un qui vit et ressent cette musique, quelqu'un que certains vont peut-être traiter de clochard, ou qui peut ne pas avoir les appareils d'un artiste connu qui se produirait sur la grande scène de Luxey, celui qui est dans nos gares, celui qui n'est rien, comme disait notre futur ex-président de la république, pour peu qu'il ait quelque chose à nous raconter et porte en lui une cicatrice, une folie, une originalité qu'il arrive à retranscrire en jouant, peut te dresser les poils et

te toucher. C'est tellement rare ! Et je mets cela en lien avec le chant de bataille qui a pu puiser une de ses origines dans les champs de coton.

– Qui est le personnage de la chanson « Rosa » ?

– Rosa, c'est peut-être un peu moi d'une certaine manière : il y a une part de moi, qui naît à Roubaix et qui à un moment donné prend mes cliques et mes claques et finit par atterrir à Bergerac. On parlait tout à l'heure de la chanson « Je m'envole » : c'est un peu les mêmes idées, que j'ai toujours eues, dès le premier album d'ailleurs. Dans cet album « Citoyen du monde », il y a bien sûr la chanson qui l'a fait connaître « On lâche rien » ; et il y a une chanson qui s'appelle « Le troubadour », qu'on aurait même pu appeler « Le blues du troubadour », qui est l'histoire d'un troubadour presque blasé qui dit qu'il ne fait finalement que chanter des chansons en attendant demain, pour un autre demain :

« Le monde va mal, je m'en amuse
Insolent impertinent
Quand nos dictateurs abusent
J'écris une chanson ça fait rire les gens



Le monde va mal mais que puis-je y faire
Avec mes coups de gueule mes calembours
Ni politicien ni militaire
Je n'suis qu'un troubadour. »

Il y a ce côté-là : on est tous pareil, dans nos montagnes russes, où parfois on est dans la désillusion, parfois on a besoin de luttes et de combats, avec cette envie qui nous démange d'y être, et parfois on a juste besoin de repos et d'évasion, de se ressourcer et de recharger les batteries. Des fois on y croit comme jamais, et d'autres fois plus. Et on met tout ça dans notre musique sans tricher. J'aime ne pas chercher à maquiller les choses ou entrer dans un personnage super militant révolutionnaire. C'est ce que je suis au fond de moi, mais ce n'est pas toujours aussi simple que ça.



– Tu donnes pourtant toujours l'impression d'être un être tellement lumineux qui transmet en permanence de l'énergie et des ondes positives, qu'on peine à t'imaginer en prise aux doutes... Alors qui est HK ?

– Mais pour être comme ça, il faut avoir ces moments où tu te poses et tu te poses toutes ces questions là, et tu te remets en cause. Très honnêtement ce qui nous donne envie de continuer et de refaire des concerts, c'est qu'à chaque fois où tu vas avoir des doutes, tu vas recevoir un témoignage de quelqu'un, de quelqu'une qui vient te dire que ce que tu fais,

ce que tu dis, tes histoires, tes chansons, tes actes, ça l'a aidée, ça lui a servi, ou que telle chanson a été très importante à un moment de sa vie. Et tout cela, c'est de l'amour que tu reçois. Quand tu parles des moments où on peut paraître lumineux, on est rechargés à bloc par tout ce que les gens nous ont renvoyé et qui nous dit que ce n'est pas vain, que ça sert à quelque chose. Ce qui n'est pas simple, c'est de garder aussi la modestie de savoir que ce sont de petites choses, des petites lumières qui se sont rallumées ici et là. Et puis être sur scène, tu ne peux qu'en être heureux. Je suis né à Roubaix, la ville la plus pauvre de France, dans un quartier où tu sais ce que c'est que la misère avec un grand « M » ; donc quand tu as la chance faire ça, de voyager, ne serait-ce que d'un point de vue matériel, mais pas que, tu sais que tu es privilégié. Alors quand on est face à des gens qui sont dans la galère, comme ça a pu être mon cas à un moment donné, même si ça l'est moins aujourd'hui, il faut donner quelque chose de positif.

– Le dernier album « L'empire de papier » est sorti sous le nom d'HK, et on retrouve dessus une partie des Saltimbanks, mais pas l'intégralité de tes musiciens. Qui sera présent sur scène ce soir avec toi ?

– Aujourd'hui la formule a changé. Alors je mets HK, car le groupe est à géométrie variable, mais il y a une partie des copains de la bande du début qui est là, mais aussi d'autres copines et copains en plus. C'est la famille : c'est peu cette idée, une grande famille de Saltimbanks. Ce soir il y aura Seb à la batterie, Mehdi à l'accordéon et aux claviers, Eric à la basse, Emmanuel à la guitare, donc une grande partie des copains des Saltimbanks du début, qui ont fait les tous premiers concerts, et puis à côté de la trompette, les copines aux chœurs, et bien sûr Saïd, le Saltimbank ambianqueur qui faisait partie de la bande du tout début aussi.



– Vous êtes venus souvent ici, et on a le sentiment que les valeurs véhiculées par Musicalarue concordent parfaitement avec vos aspirations. Est-ce ainsi que tu le vis ?



– Ici, c'est beaucoup de souvenirs assez dingues. La première fois ce devait être en 2007 avec le Ministère des Affaires Populaires, et depuis on est venus au moins cinq fois. Je crois qu'on a joué à peu près dans tous les lieux et sur toutes les scènes, du cirque à la grande scène Sarmouney, en passant par l'Espace Pin et la scène St Roch que j'adore, à toute heure, de 19 heures à 5 heures du matin, avec toutes sortes d'ambiances possibles et imaginables. Pour nous ça reste toujours un festival à part. Et même les gens nous demandent si on fait Luxey chaque fois. Il y a deux endroits pour nous comme ça en France : Luxey et la Fête de l'Huma. On sait toujours

qu'on va retrouver des potes et que la machine à souvenirs va marcher.



Miren Funke



Photos : Carolyn Caro, Ray Flex, Océane Augoutborde, Miren

Lien : <http://www.saltimbanks.fr/>

<https://www.facebook.com/hksaltimbanks/>

Étiquettes : [HK](#), [Hk](#) et [les saltimbanks](#)

6

UIN

Profession « rallumeur d'étoiles » : rencontre avec Kaddour Hadadi, dit « HK », le « saltimbank »



Samedi 16 mai dernier, c'est sous le chapiteau de la Fête de l'Humanité de Bordeaux que le groupe HK et Les Saltimbanks venait partager ses chansons et son univers avec le public, tout au long d'un concert de près de deux heures. Une halte évidente, au cours de la tournée de présentation du troisième album « Rallumeurs d'étoiles », pour la sympathique troupe qui depuis plus de 5 ans, de concert en concert, sème sa poésie engagée et engageante avec un esprit festif et populaire. Utopie militante, mais surtout militantisme de l'utopie, la musique d'HK et Les Saltimbanks, métissage jouissif empruntant à divers genres musicaux, dans lequel s'exprime le propos de Kaddour Hadadi, dit HK, tour à tour chanteur, rappeur et slameur, et toujours amoureux de la vie et des justes causes, a agité la soirée, et, à en juger par les sourires sur les visages et les scintillements dans les regards, dispersé et propagé quelques étincelles. De celles qui rallument les étoiles justement.

Quelques jours plus tard, un rendez-vous à Bergerac avec le chanteur nous donne l'occasion de refaire quelques pas dans la charmante cité périgourdine et de lui poser quelques questions.

– HK, bonjour et merci d'avoir accepté cet entretien. Vous venez de jouer à la fête de l'Huma. Dans quel état d'esprit abordez-vous la tournée?

– En fait, on a commencé la tournée le 17 avril, un peu avant la fête de l'Huma, à Strasbourg, quasiment à la veille de la sortie de notre album. Donc on avait déjà enchaîné quelques concerts et c'était agréable de jouer pour la fête de l'Huma, devant un public de gens avec qui nous sommes sur la même longueur d'onde, comme le dit notre chanson. Les gens présents partagent déjà nos idées ; on se comprend. Donc ça facilite en quelque sorte notre spectacle, puisque nous n'avons pas à convaincre les gens. En règle générale nous abordons les concerts avec toujours cette double

démarche d'inviter les gens à entrer dans notre univers, les faire adhérer à nos idéaux, puis de danser et faire la fête dessus. Lors de concerts pour des soirées militantes comme celle là, où les gens sont déjà acquis à nos idées, on peut faire directement la fête ! Le contenu nous conforte et nous donne du cœur à l'ouvrage. Y avait pas mal de monde, et c'était une belle soirée, qui nous a comblés. On repart jeudi pour enchaîner 4 dates et puis il y aura deux concerts importants pour nous : à la maison, c'est-à-dire à Lille, dans la région qui nous a vus naître, et les 29 et 30 mai à Paris. S'en suivront plusieurs autres dates.



– Vous avez également joué en Afrique du Nord. Comment avez-vous vécu cette expérience ?



– Tunis était en quelque sorte le point de départ symbolique de la tournée, même si elle avait débuté avant. Nous avions déjà joué par le passé en Algérie et au Maroc, mais jamais encore en Tunisie. Le concert a eu lieu pendant le forum social mondial, juste après les attentats ; c'était donc dans un contexte très particulier et à l'occasion de débats autour d'une question en

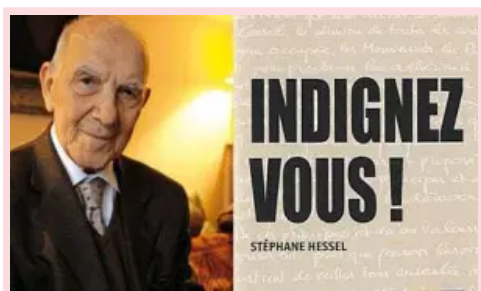
adéquation avec nos aspirations internationalistes et altermondialistes. Je parle d'un altermondialisme de bon sens, parce que ça devient de plus en plus évident que tout va de travers partout et de plus en plus de gens s'en préoccupent, et pas des gens qui sont nécessairement issus d'un milieu engagé et militant ou qui ont reçu une instruction politique, mais des gens qui se rendent compte des absurdités du « consommationisme » -c'est un mot nouveau, mais qui prend du sens à l'heure où on exige de nous que nous ne soyons plus que des consommateurs- : il faut consommer matin, midi et soir, pour satisfaire la sacro-sainte croissance. Il y a trois grandes tyrannies qui oppressent nos sociétés aujourd'hui : cette logique qui vise à transformer les humains et citoyens en seuls consommateurs, les fondamentalismes, notamment religieux et le terrorisme qu'ils impliquent, et enfin les xénophobies et replis identitaires nationaux ou autres. Pour moi, fondamentalisme et xénophobie sont les deux faces de la même pièce ; ce sont les croisés des temps modernes qui essayent de convaincre le monde qu'on ne peut pas vivre les uns avec les autres, que nos cultures sont incompatibles et qu'on doit forcément être en guerre.

C'est un peu pour cela qu'on a appelé l'album « Rallumeurs d'étoiles » : cette image est née de la question de savoir comment, malgré ces obscurantismes, on peut arriver à éviter les pièges pour suivre notre chemin propre et pouvoir choisir librement où on veut aller et avec qui.

– L'expression était déjà présente dans votre chanson hommage à Stéphane Hessel «Indignez-vous !» («Il est grand temps, mes amis, de rallumer enfin les étoiles»). Est-ce une référence ouverte au poème de Guillaume Apollinaire ?

– Oui. Cette phrase, nous la devons à Stéphane Hessel que nous avons rencontré plusieurs fois. On a vu en lui le poète, enfin le féru de poésie. Mais il devait lui-même être un peu poète ; je suis sûr qu'il a dû écrire certaines choses qu'il n'a jamais divulguées. Il adorait Apollinaire et terminait souvent ses conférences par un vers de poésie. Quand on a créé la chanson en son hommage, on s'est dit que ce vers-là lui collait naturellement à la peau et qu'il se devait d'être dans la chanson. Et cela m'a donné des idées pour ce nouvel album, qui est un peu aussi une continuité de l'histoire d'«Indignez-vous !». D'ailleurs le livre *Indignez-vous !* ne pouvait être qu'un point de départ, et Stéphane Hessel le présentait comme cela aussi. Bien sûr il faut s'indigner. Mais après que fait-on ? Est-ce qu'on tombe dans le pessimisme, la négativité, une forme de radicalisme ? Ou est-ce qu'on s'arme d'utopie, s'inspire de toutes ces ondes positives qu'il pouvait porter, de tout cet imaginaire que la poésie offre et on essaye d'aller « rallumer les étoiles » ? L'idée de l'album était de rendre hommage à tous ceux

qui, chaque jour dans le monde, à leur manière et leur échelle, par un acte, un sourire, une parole, un engagement rallument une petite étoile au dessus d'eux, pour que la somme de ces étoiles forme une constellation.



– **Comment aviez-vous rencontré le monsieur ?**

– On l’a rencontré autour d’un débat sur la commémoration de l’exode palestinien de 1948, lorsque les Palestiniens ont été chassés de leurs maisons et se sont installés dans des camps de fortune. Eux appellent cela la « an-nakbah », la « catastrophe », qui coïncide avec la promulgation de l’état d’Israël. Ce qui fut un bienfait pour les uns a été une catastrophe pour les autres ; comme dit le proverbe, le bonheur des uns fait parfois le malheur des autres. Stéphane Hessel venait animer le débat et la conférence, et nous assurions le concert qui suivait. Pendant les balances, on a vu un petit bonhomme âgé se rapprocher de nous, léger et sautillant, très guilleret. Il est venu se présenter comme un ami de la Palestine qui participait au débat et souhaitait nous saluer. Un des potes, pour le « chambrer » lui a alors dit « mais vous ne savez même pas qui ont est ! ». Il a répondu « mais si ! Vous êtes HK Saltimbanks ! ». On était cloués. Puis nous nous sommes renseignés sur lui, sa vie, son œuvre, et nous avons écouté sa conférence. Il avait toujours ce ton léger, mais cette précision, cette lucidité, et ce don d’éclairer les gens, avec sa voix calme et posée. Et dès qu’il se mettait à parler, tout le monde se taisait et écoutait. Il nous a beaucoup impressionnés. Puis nous l’avons recroisé plusieurs fois, pas toujours autour de la question palestinienne. Il a aussi participé à des rencontres avec des collégiens en Normandie pour des journées de commémoration de la Résistance, qui étaient organisées de la même façon, c’est-à-dire avec des conférences et débats avec lui et un concert de nous ensuite. Un jour pour une soirée de soutien à l’Huma, une journaliste m’a demandé de faire une lecture en Slam d’un texte de Stéphane Hessel en sa présence, avec même peut-être sa participation. Je m’en sentais honoré ; j’ai donc parcouru le texte de son livre *Indignez-vous !*. Mais j’étais un peu embêté, car le texte, qui se présente un peu sous la forme d’entretiens, ne se prêtait pas à une lecture en Slam, malgré quelques phrases choc. Cela ne me semblait pas très cohérent de le présenter en Slam. En revanche, j’avais envie d’écrire une chanson en hommage à ce livre et au bonhomme. C’est ainsi qu’est née la chanson « Indignez-vous ! ». Malheureusement Stéphane Hessel n’a pas pu venir l’écouter à cette soirée. Mais quelques temps après, des amis lui ont montré le clip réalisé par des malentendants et l’ont filmé en train de regarder ce clip. Il nous a laissé un message ému sur le blog. Pour nous, ça a été un formidable encouragement.

– **A propos de la chanson « Rallumeurs d’étoiles » présente sur ce dernier album, d’où est venue l’idée de faire chanter vos enfants sur le titre ?**

– Quand la chanson a été écrite, on la trouvait métaphorique, onirique, avec un côté « petit prince », qui déstabilisait les musiciens. La chanson nous plaisait, mais elle dénotait quelque peu avec le reste des titres de l’album. Elle est plus abstraite, et on ne comprend pas tout de suite l’univers de la chanson. Un des potes a dit qu’il faudrait, pour pouvoir rentrer plus directement dans le morceau, qu’on ait les clés plus vite, comme si des enfants chantaient le refrain par exemple. Donc chacun en rentrant chez lui a enregistré ses enfants avec ce qu’il avait sous la main comme matériel, et envoyé ça à l’ingénieur du son qui a procédé au montage de cette chorale de « Rallumeurs d’étoiles ». Quand on a l’a écouté, ça nous a paru évident que c’est ce qui manquait à cette chanson. Elle avait pris soudain une autre dimension, plus candide. Pourtant au début, j’étais réticent à l’idée ; je ne suis pas trop partisan de ce genre de choses. Mais le fait est que cette chanson s’y prête pleinement, car c’est ce qu’elle raconte. En plus ce sont nos enfants, donc ça traduit pour nous aussi l’idée d’un message ou d’un héritage qu’on veut léguer. Parce que finalement, les « Rallumeurs » seront sans doute nos enfants ; nous partons de tellement loin, que ce seront probablement les générations



futures qui pourront vraiment rallumer les étoiles. C'est ce qu'on a envie de leur transmettre, afin qu'ils sachent faire ce que nous n'avons pas su faire dans le monde tel qu'il est. On regarde nos enfants, en pensant « ben y aura du boulot pour vous ! ».

– Il y avait eu très peu de temps écoulé entre les sorties des deux premier albums, qui comprenaient chacun beaucoup de titres. Le troisième arrive après une plus longue pause. Pourquoi ?

– Le premier album « Citoyen du Monde » contient beaucoup de chansons, car j'avais, avant de former le groupe, accumulé des textes écrits sur les routes, durant les tournées avec mon précédent groupe, le Ministère des Affaires Populaires (M.A.P), et ces chansons en devenir attendaient dans un tiroir. Nous voulions toutes les enregistrer, donc ce premier disque est chargé. Puis le second « Les temps Modernes » a encore accueilli certaines de ces chansons qui n'étaient pas rentrées sur le premier album. Pas parce qu'elles étaient moins bonnes, mais pour ne pas faire de doublons avec certaines autres déjà enregistrées sur le premier disque. Ceci explique que très peu de temps se soit écoulé entre les deux premiers albums et qu'on entende une cohérence évidente, un peu comme si l'un était le prolongement de l'autre, sa suite logique. Par la suite, j'ai eu besoin de retrouver des sources d'inspiration avant de me remettre à écrire. Car pour moi, l'inspiration naît des rencontres, des voyages, du hasard. Je ne souhaitais pas tourner en rond en épuisant toujours les mêmes thèmes. Donc nous nous sommes accordé une pause de deux ans.

– Peut-être aviez-vous aussi des projets personnels parallèles, comme les livres que tu as écrits ?

– Non, pas vraiment. Ou secondaires, mais c'était surtout des prétextes. La première exigence était de prendre le temps de trouver des histoires à raconter, et surtout des angles pour les aborder. Les choses à raconter, il y en a des milliers. Mais trouver un angle intéressant et original pour en parler, c'est ça qui redonne envie de reprendre la plume. En outre, plus on avance dans l'âge, plus il devient difficile d'écrire. On a moins de fraîcheur, sans doute aussi plus d'exigence littéraire et technique, et puis on a déjà raconté pas mal de choses. J'en ai profité pour écrire deux bouquins, *J'écris, donc j'existe et Neapolis*, ce qui était un exercice nouveau pour moi. Et la nouveauté exalte l'énergie, puisqu'elle n'a pas de côté fastidieux. C'est une forme d'écriture différente de celle des chansons –ce serait comme comparer un marathon et un cent mètres-. Malgré tout, je l'ai vécu comme un prolongement de ce que je fais en musique. Mon premier livre, autobiographique, avait pour but de témoigner d'un parcours dans l'écriture. D'un point de vue scolaire, même si j'aimais la littérature, je n'ai jamais excellé en cours. Comme j'ai écrit dans mon livre, avec mes enseignants, on n'a jamais réussi à « établir une communication bilatérale simultanée ». La formule comprend un petit trait d'humour, mais ça signifie en gros qu'on n'a jamais su se comprendre. Il y a quelque chose qui ne s'est pas passé à l'école. Mais j'ai appris à aimer les mots par le biais de la musique et de l'écriture. Et au fil de ces 20 dernières années de parcours, j'ai pu développer un amour du mot, des techniques d'écriture, et un bagage culturel. Je n'ai jamais été un grand lecteur de littérature ; en revanche la poésie me passionne. Et puis ma culture première c'est la Chanson française, le Rap, le Reggae... Donc le livre a pour objet de témoigner d'un parcours personnel qui me conduit finalement au même point de chute, avec peut-être quelque chose en plus, qui est la passion. Quand on a la passion pour l'écriture, on travaille sans en avoir l'impression, parce qu'on le fait par plaisir. Par exemple, si je veux écrire une chanson sur la guerre, je vais aller fouiller chez les poètes qui ont écrit sur le sujet, comme Victor Hugo, et je peux passer des nuits entières à écumer les poèmes des autres. On est comme un chercheur curieux.

Et puis je viens du Hip Hop, et de cette formation, j'ai gardé plusieurs choses. D'abord je n'ai pas abandonné cette façon de m'exprimer –il y a toujours des chansons en Rap sur nos albums-, car c'est un art que j'aime, qui a souvent été dénigré, qui a subi beaucoup d'a priori. Ensuite j'ai gardé la philosophie initiale du mouvement, qu'on oublie souvent en France : « peace, unity, love and having



fun ». L'idée était de transformer l'énergie négative en énergie positive. Et dans tout ce que je fais aujourd'hui, je reste empreint de cette culture-là. Enfin, j'en ai gardé la culture du sample, parce que le Hip Hop, c'était ça. Et cela m'a nourri d'une curiosité folle, parce que je pouvais passer des heures à fouiller la collection de vinyles de mes grands frères et sœurs, qui allait de la bande originale de « Shaft » aux Beatles en passant par Otis Redding, Edith Piaf, Charles Aznavour, Bob Marley, pour trouver le riff, la note, le son, la boucle, le refrain à récupérer. Quand on reprend un sample d'un artiste, nécessairement on ne peut que respecter cet artiste à la base. Et on tombe sur des choses qui nous marquent. La culture du sample, ce n'est pas un détournement. C'est presque redonner une deuxième vie improbable et inattendue à une chanson.



– Inattendue ? Oui. Probablement que Lucienne Delyle ne s'attendait pas à être reprise en 2009 dans une chanson de Rap...

– Exactement ! Quand on a repris le refrain d' « Un air d'accordéon », la plupart des gens pensait que c'était un sample de Piaf. Pour moi ce refrain contient une nostalgie très intense, même si dans le reste de la chanson, Lucienne Delyle raconte des choses assez légères. On sent une profondeur dans ce refrain et son interprétation, qui en plus ne résonne pas de la même manière en nous, avec nos références d'aujourd'hui. Ce

refrain a un parfum, une odeur, comme un air un peu mystique, à la manière d'un fantôme qui vient et parle à la chanteuse, danse avec elle, puis s'en va. Il m'évoquait l'image de cette femme prostrée seule devant sa fenêtre à attendre que cet air lui revienne. Alors cette histoire m'est venue, et j'ai voulu la raconter. On a fait ça aussi sur le deuxième album avec un sample d'une chanson de la grande chanteuse libanaise Fairouz, « Habbeytak Bessayf », dont on a repris un refrain pour la chanson « Mon printemps en hiver ». Sa chanson dit « je t'ai aimé en hiver, je t'ai aimé en été, je t'ai attendu en hiver, je t'ai attendu en été ». Et au moment du printemps arabe, nous avons créé « Mon printemps en hiver » en jouant de cette parabole, comme si c'était la liberté qui s'adresse à un peuple prisonnier. J'aime cette idée de détournement qui est aussi un hommage, et la naissance d'une autre histoire qui donne une seconde vie à la chanson : c'est s'accrocher à un élément d'une histoire pour en raconter une autre. La chanson « Mister Juke » sur notre dernier album est née du même principe, à partir d'un tube des années 50, chanté par Theresa Brewer, « Music, music, music », qui avait également été repris par Ray Charles. C'est mon bassiste qui m'a fait connaître cette chanson, et je l'ai trouvée géniale, avec cette expression particulière de « nickel » pour parler de la pièce de monnaie que l'on introduit dans le jukebox. Il faut être sacrément anglophone ou familier de l'expression pour comprendre. En l'écoutant, ça a résonné en moi, et j'ai vu à quelle histoire cela pouvait mener : celle d'un vieux jukebox délaissé et mis au rebus dans un grenier, à l'aube de la modernité, qui narre son histoire. C'est un angle singulier, car quand on explique que c'est le jukebox qui s'exprime, tout devient clair, mais à la première écoute, on ne devine pas forcément qui est le narrateur. Et puis c'est vrai qu'on aime cette époque de la musique, où tout était gravé sur vinyle avec ce son si particulier.

– Comment est née ta passion pour la musique ? Y a-t-il des musiciens dans la famille ?

– Pas vraiment de musiciens, au sens de professionnellement formés par une école. Mais ma grande sœur grattait ; mon frère jouait du saxophone. Tous deux, bien qu'autodidactes, étaient des mélomanes invétérés. Ce sont eux qui m'ont transmis le virus ! J'ai débuté par le Hip Hop, des petits groupes, concerts de quartier... Et au fil des rencontres, la curiosité s'est développée et la passion s'est invitée. Je n'ai jamais été un puriste, même dans le Hip Hop. J'adore les rencontres, et le fait de croiser les cultures et influences. J'aime cette idée de toujours additionner et ne jamais retrancher.

– D'où t'est venu le besoin de former un autre groupe, à la suite du M.A.P ?

– Notre métier, c’est créer des chansons. A partir de là, il n’y a rien de pire que de garder des chansons dans un tiroir et ne pas pouvoir les exprimer. Et je traînais avec moi des chansons qui ne s’inséraient pas dans l’univers du M.A.P. Il suffit d’écouter les deux groupes pour savoir que ce sont deux univers sur le fond très proches, mais dans la forme bien différents. C’était simplement une autre histoire artistique qui démarrait pour mon écriture ; cette nouvelle aventure était là, de côté, et un jour j’ai trouvé le prétexte pour la débiter, avec Geoffrey Arnone, qui était déjà accordéoniste dans le M.A.P et quelques autres musiciens, tous des potes de Roubaix, comme nous : Meddhy Ziouche (mandole), Jimmy Lo (guitare), Seb-Big Cat (batterie), Eric Janson (basse) et Saïd Zarouri (comédien). Cela me chatouillait de pouvoir donner vie à ses chansons. Laisser des chansons comme « Citoyen du Monde » ou « On lâche rien » dans un tiroir, ce n’était pas possible. C’était sûr qu’un jour, elles sortiraient. Et en 2009, c’est devenu évident et imminent. Nous voulions faire la musique qu’on aime, sans viser de genre particulier, mais avec des musiciens provenant d’horizons assez différents et éclectiques. Et mes musiciens sont d’un éclectisme sans borne, d’une ouverture d’esprit et d’un talent technique important. Donc ils savent jouer ensemble de façon cohérente et sincère beaucoup de choses. Et puis nous vivons dans une époque où nous pouvons nous permettre de voyager dans un même album entre divers paysages musicaux. J’ai beaucoup aimé dans les années 80 des artistes qui savaient faire un album complet de Reggae, comme Gainsbourg ou Lavilliers. Mais à l’ère des compilations que les gens se font eux-mêmes, l’époque se prête plus facilement à pouvoir faire un album diversifié, intégrant des musiques orientales, est-européennes, jamaïcaines, de la Chanson française, du Rock... Les gens qui s’arrêtent à un seul genre musical sont rares. Et comme nous apprécions un éventail très large de musiques, suivant les aspirations du moment et nos émotions, on a simplement fait le pari que les gens étaient comme nous et que nous étions comme les gens. Et ça a pu faire naître des métissages intéressants, comme « Un air d’accordéon » qui place un extrait de Chanson française sur une espèce de Tango-Hip Hop, avec la mandole qui donne un côté oriental. Et ça le fait !



– Est-ce que l’alchimie fonctionne tout le temps ?

– Bien sûr que non ! Quand on se réunit pour créer des chansons, ça ne marche pas toujours du premier coup. Il y a des choses drôles, des ratés aussi. Mais comme on se connaît bien et on arrive à se dire les choses, on parvient à avancer. Parfois on se couche avec l’idée qu’on a trouvé quelque chose de génial, et puis quand on réécoute le lendemain, on se dit : « Mais comment on a pu faire ça ??? », en se rendant compte qu’on s’est enflammés pour quelque chose de pas si bon. C’est ça aussi la création musicale, et c’est ce qui est bon avec la musique : on peut partir en vrille.

– Comment procédez-vous pour créer ?

– Généralement j’arrive avec une idée, un bout de refrain, un thème ou un axe, et c’est une création collective qui s’organise autour, avec des propositions d’autres mélodies, d’autres harmonies. J’apporte la première pierre, et on rentre dans un processus collectif.

– L’enregistrement des chansons précède-t-il toujours leur expression sur scène ?

– Cela nous arrive rarement de tester les chansons en public pour les modifier ou décider de leur existence sur disque ensuite. En général, nous créons les chansons, les enregistrons, et ensuite nous leur donnons une existence scénique. Ceci dit cela nous arrive parfois de temps en temps, car nous jouons encore parfois dans des bars ou des petits lieux plus intimes qui se prêtent à ce genre de processus de création. Mais pour nous, les sorties d’albums précèdent les tournées, car ces dernières sont légitimées par le fait qu’un disque est sorti ; c’est avec cet argument qu’on trouve des dates. Donc même si j’aime bien cette idée de faire un tour de chant et enregistrer ensuite, c’est très compliqué aujourd’hui, parce que si le groupe n’a pas d’actualité, il trouve beaucoup moins de dates pour être programmé. C’est une réalité économique pragmatique.



– Prépare-tu les albums à venir durant les tournées en cours ?

– J’écris souvent à l’avance effectivement. Bien sûr, je ne réfléchis pas en termes de création d’album, mais les chansons me viennent quand elles veulent, donc j’en ai toujours qui s’écrivent par exemple durant la tournée avant un prochain disque. Quand une chanson frappe à la porte, on le laisse pas dehors : quand c’est l’heure, c’est l’heure ! J’aime bien laisser incuber une idée, la mûrir, sans me précipiter sur l’écriture, et la laisser arriver quand elle est prête.

– Vous avez une originalité, en tant que groupe musical : la présence au sein de l’ensemble d’un comédien, -qui soit dit en passant participe énormément à donner de vous une image de troupe de saltimbanques-. Comment s’est décidée son intégration ?



– Saïd m’avait embarqué dans quelques histoires de théâtre il y a une dizaine d’années, et je lui avais alors promis qu’un jour, à mon tour, je l’entraînerais dans une aventure musicale. Et ça a été celle là ! Au départ, ce n’était pas évident pour lui, car c’est un univers très différent du théâtre. Mais il est si mélomane et aime tellement la musique qu’il s’est engagé. En plus c’est une aventure qui dure et marche, donc il a changé de métier. Bien sûr il continue de faire du théâtre à côté, mais son activité principale, il l’exerce désormais parmi les Saltimbanks.

– Vos albums recèlent toujours des collaborations bienvenues. Comment naissent-elles ?

– Les collaborations naissent de rencontres faites au gré du hasard. On a déjà essayé de contacter des artistes un peu connus que nous apprécions pour proposer des duos. Mais ça n’a pas donné grand-chose, car ils manquent souvent de temps. On s’est finalement dit que si des collaborations devaient avoir lieu, elles se feraient d’elle mêmes, selon les rencontres et les occasions de partager quelque chose. Si on sent qu’on a quelque chose à raconter ensemble avec un artiste, on prend la plume à deux, comme lorsqu’on a créé la chanson « L’étranger » avec Flavia Coelho. Elle est étrangère, et moi, fils d’immigré. Donc nous avons cette histoire à raconter ensemble. Leon Casanova est né et a grandi au Chili, où il a fait partie des artistes persécutés et emprisonnés sous le régime de Pinochet. Tout ce qu’il raconte a du poids, de la force et du sens. L’humain, l’artiste et son histoire m’ont beaucoup

marqués quand je l'ai rencontré. On s'était toujours dit que si nous avions un jour une chanson qui lui convienne, on lui proposerait. Et ça a été le cas par deux fois déjà, d'abord sur le premier album, et puis maintenant avec « Para cuando la vida ? ». Ce fut un plaisir de remettre le couvert avec lui !

– **Une de vos chansons, « On lâche rien » a connu un destin exceptionnel et risque bien de rester pour la postérité parmi ces titres devenus des hymnes du patrimoine populaire, dont on se souvient longtemps après avoir oublié le nom de leur créateur. Qu'en ressentez-vous : sentiment de dépossession ou fierté ?**

– Dépossédés de cette chanson, c'est sûr qu'on l'est ! J'ai une pléiade d'anecdotes au sujet de cette chanson. Un jour à la fin d'un concert, un spectateur est venu nous voir, qui ne connaissait pas le groupe pour nous dire combien il avait apprécié notre reprise d' « On lâche rien ». Il ne voulait pas croire que c'était notre chanson. Un ami marocain m'a raconté qu'en rentrant au pays, quand ses cousins lui ont demandé ce qu'il y avait comme bon groupe à écouter en France et qu'il nous a cités, eux lui ont répondu qu'ils ne connaissaient pas HK et Les Saltimbanks, mais par contre ils connaissaient « On lâche rien ». Le titre a été repris en Japonais et d'autres langues, diffusé aussi au Québec pendant le printemps étudiant, si bien que quand nous l'avons jouée là-bas à la fin d'un concert à Montréal pendant le festival des nuits d'Afrique, le public chantait la chanson par cœur ! On a beau le savoir, le vivre, c'est autre chose. Cette chanson est un peu comme un enfant qui est devenu adulte et est parti voyager à travers le monde. Et périodiquement, des gens d'un peu partout t'envoient des photos de lui avec eux. Donc on reçoit des nouvelles de notre chanson et de ses voyages. Elle a également été reprise au cinéma dans le film « La vie d'Adèle », palme d'or. Et tout ce chemin s'est fait sans nous ! Elle ne nous appartient plus. Au fond peut-être est-ce notre destinée : qu'on ne se souvienne plus du groupe, mais que la chanson reste dans les mémoires. Ce serait un sacré pied de nez, parce qu'il est vrai que médiatiquement, nous avons beaucoup de mal à exister.

– **Les media vous boycotteraient-ils ?**

– Oui. C'est dommage pour nous, certes. Mais c'est dramatique pour l'époque, car ça témoigne d'une inadéquation entre les goûts des gens et le rôle des media. Nous avons quand même un public fidèle fédéré autour de nous depuis plusieurs années, notre musique voyage et représente plein de choses pour pas mal de gens, nous vendons des disques, enfin il se passe quelque chose autour du groupe. Et pourtant à chaque sortie de disque, on se confronte à un mur médiatique. Aucun media ne veut nous diffuser. On a l'impression qu'aujourd'hui en France, il y a un monde réel, celui des gens par qui on arrive à exister –et d'une certaine manière, on peut remercier les réseaux sociaux par le biais desquels on réussit à relayer ce qu'on fait-, et le monde des professionnels de la musique, directeurs de label, programmeurs de festival, animateurs de radio qui nous ignorent totalement. Même France Inter, qui encore il y a 4 ans diffusait des émissions où pouvaient s'exprimer et être découverts des tas de petits groupes et des artistes alternatifs, ne s'investit plus pour jouer ce rôle. Toutes les émissions comme « Sous les étoiles exactement » ont été supprimées. On a été signés une seule fois en édition chez Universal, mais ils n'ont jamais réussi à nous faire signer sur un label. Puis un terme a été mis à cette collaboration, et aucun label ne s'est jamais intéressé à nous. Donc nous nous débrouillons en autoproduction depuis nos débuts, avec le même tourneur, Stéphane de Blueline, qui est notre seul partenaire. Les gros festivals nous snobent, hormis la Fête de l'Huma et Solidays, qui sont les deux principaux festivals militants, on va dire « de gauche ». Les professionnels de l'industrie musicale nous négligent. Mais au final, eux aussi sont devenus négligeables, car on parvient à exister sans eux et sortir un album sans compter sur leur soutien. On vit dans deux mondes totalement différents. Nous ne cherchons même plus à aller vers ces professionnels, car nous savons à présent quand nous sortons un disque, qu'il va se vendre et que les gens viendront nous voir en concert.



– Et vous n’êtes pas un cas isolé. De plus en plus d’artistes vivent en court-circuitant ces intermédiaires, pour vendre directement à leur public, parfois même se faire financer par lui. N’est-ce pas le début de la fin d’un système classique ?

– Le fait est qu’à moment donné le système médiatique s’est mis à penser que c’est lui qui fait la pluie et le beau temps. Outre le fait qu’on ne nous programme jamais en radio, il faut voir les remarques méprisantes qu’on essuie de la part des professionnels. Mais nous sommes de moins en moins dépendants d’eux, même s’il faut reconnaître honnêtement que lors de la sortie de notre premier album, sans media, la diffusion aurait été compliquée. Néanmoins, à présent, on existe sans ça. Et en plus, nous avons cette particularité que n’ont pas certains artistes médiatisés à outrance qui est que nos albums ne se vendent pas sur un ou deux mois, mais sur plusieurs années. On vend encore chaque semaine à la Fnac des exemplaires de notre premier album, 5 ans après sa sortie. Résultat, au bout de toutes ces années, on va approcher les 30000 exemplaires vendus sur le premier album, 20000 pour le second et le troisième pour l’instant s’est écoulé à plus de 5000. C’est une petite PME qui fonctionne indépendamment. Le problème est que les grands media, eux, n’existent que par la dépendance qu’on a vis-à-vis d’eux. Ils se sont acharnés à programmer des artistes qui n’ont connu aucun succès ou n’ont pas duré, et en ont obstinément snobé d’autres, qui existent sans eux. De ce fait les media ont perdu toute crédibilité et semblent de plus en plus inutiles aux artistes. Aujourd’hui les radios sont soumises au même schéma systématique des labels qui imposent leurs artistes ; il n’y a plus de place pour les alternatifs comme nous. Et en même temps, les alternatifs ne sont pas des gens qui vont se laisser mourir. Donc ils créent de nouveaux espaces, se développent grâce aux réseaux sociaux, et aussi, il faut le dire, aux changements d’habitudes du public, qui n’attend plus qu’on lui livre via les radios du prêt à écouter, mais prend l’initiative de plus en plus d’aller découvrir, soit en concert, soit sur internet, de nouveaux artistes. Comme et le public et les artistes se passent des media, on trouve finalement toujours moyen d’exister en marge. La mauvaise herbe pousse partout ! Donc de toute façon, elle trouvera toujours moyen de pousser, même si elle prend du temps à traverser la chape de béton. Pour ce qui nous concerne, il y a toujours des gens à nos concerts. Par exemple le 31 mai prochain, nous jouerons au Trianon, et les dernières places sont en train d’être vendues.

– En tant qu’artiste engagé, comment envisages-tu l’avenir politique, à l’heure où on se désole du désinvestissement des Français ?

– C’est-à-dire qu’il va falloir reconsidérer les choses. La politique aujourd’hui en France ne peut plus se vivre comme avant. Adhérer à un parti qui est vieux de 30, 40 ou 50 ans, ou même à un nouveau, mais créé avec toujours les mêmes personnes et les mêmes schémas qui sont nés dans et ont prospéré grâce au système, ne convainc plus grand monde. Les gens peuvent se réintéresser au fait politique à partir du moment où ils sentent que ce combat n’est pas usurpé, et qu’ils sont maîtres de quelque chose. On le voit en Espagne et en Grèce. Il va falloir que les partis existants, même ceux dont je peux me sentir proche idéologiquement, reconsidèrent la question et comprennent qu’ils doivent faire de l’espace et cesser de consommer l’oxygène. Il n’y a que comme ça que les gens vont reprendre le goût de s’investir, s’organiser et faire émerger une manière différente de faire de la politique. Le problème principal aujourd’hui est le retour à la démocratie réelle. La 6ème république est un concept qui me parle. Bien sûr, il faut voir comment et avec qui on va la faire. Nous sommes actuellement dans un régime gouverné par la sphère des intérêts privés et non dans une république d’intérêts commun. Nous avons élu un gouvernement de gauche et quoi ? Il est parti faire la guerre et vendre des rafales, en baissant les budgets de l’éducation, de la culture et de l’art, augmentant ceux de l’armée et produisant des lois liberticides, et j’en passe... A court terme, le constat est dur et amer, mais je pense que de toute façon des choses vont naître de cela. C’est de ces périodes sombres que les espoirs renaissent. Donc à nous d’être inventifs et créatifs. A partir du moment où on s’autorisera à prendre des chemins de traverse et penser par nous-mêmes, plein de choses vont pouvoir émerger, se créer, s’agréger les unes aux autres et s’agrémenter. Il ne faut pas fonder un parti, mais créer les conditions pour que les choses bougent et faire confiance aux gens, aux talents, aux envies, aux engagements des uns et des autres, aux volontés de faire converger toutes les initiatives locales associatives. C’est ce qui entraînera un changement global.

Entretien avec HK (Saltimbanks) pour sa pièce de théâtre musicale « Le cœur à l'outrage », à l'occasion du Festival contre le racisme et les stéréotypes



Samedi 11 mai, HK (Kaddour Hadadi), accompagné de complices de son groupe Les Saltimbanks pour une orchestration acoustique, venait présenter, dans le cadre du Festival contre le racisme et les stéréotypes organisé par Solidaire 33 à Cenon près de Bordeaux, la pièce de théâtre musicale « Le cœur à l'outrage » tiré de son roman du même nom. Un second degré de lutte contre les stéréotypes pour l'artiste qu'on a plutôt coutume d'entendre chanter en concert et qui pour l'événement privilégia



ce conte mis en scène et en musique, qui intercale des chansons entre sa narration et les dialogues imaginés entre les personnages de Mohamed et Elsa, incarnés par les comédiens Saïd Zarouri (membre des Saltimbanks) et Mathilde Dupuch. Mohamed et Elsa vivent une histoire d'amour, sont une histoire d'amour, témoins, acteurs et passeurs à la fois du trouble des sentiments, de la confusion d'une époque, d'une société et d'une humanité, et des questionnements éthiques qui s'imposent à elle et à nous dans l'effroi et la sidération de la période contemporaine des événements de Tunis, des attentats islamistes qui frappèrent Paris entre autres en 2015, mais également des drames liés à la traversée migratoire de la Méditerranée. Les mots ont un sens ; réciproquement le sens possède des mots par lesquels il s'exprime et nous interpelle. Et si c'est d'un vocabulaire accessible et intelligible que HK choisi de faire naître la poésie, c'est bien pour revendiquer une œuvre s'inscrivant dans

la tradition de l'art populaire. Un parti pris comme une philosophie obstinée à bousculer, atteindre et émouvoir le plus grand nombre de cœurs et d'esprits possible, et y semer les graines de la tolérance, de la vigilance des consciences, et de la raison, qui laisse trop souvent sa lucidité être troublée,

annihilée même, par l'inconstance des émotions que les pouvoirs politique et médiatique suscitent et manipulent. Entrelacée d'interrogations sociétales et d'enjeux humanistes, l'histoire de Mohamed et Elsa reflète un hommage aux poètes -au premier rang desquels Louis Aragon- qui ont éclairé le chemin où avancent nos pas, tire l'alarme, et engage à leur suite un hymne à l'impossible dont est capable le cœur humain, nous laissant heureux et épris de cette certitude qu'il proclame : « qui croit en l'impossible est destiné à l'incroyable ». Mais c'est encore HK lui-même qui en parlait le mieux au cours d'un entretien accordé avant la représentation.

-HK bonjour et merci de nous accorder cet entretien. La pièce que tu viens présenter « Du cœur à l'outrage » est tirée de ton roman éponyme. Peux-tu nous raconter comment l'envie de l'écrire t'es venue ?

-C'est le dernier roman que j'ai écrit suite aux attentats du treize novembre. C'est une histoire qui se passe entre 2011 et 2015. On suit un couple de jeunes, entre Paris et Tunis ; donc ça se passe entre la révolution tunisienne et les attentats, avec un gros focus sur l'année 2015, qui est une année qui fait mal avec les attentats de Tunis au mois de mars, le drame au large de Lampedusa au mois d'avril et les attentats du Bataclan à Paris. On suit l'histoire de ces deux personnages qui ont décidé à leur façon de ne pas être spectateurs de leur époque,



mais qui en sont acteurs, et se retrouvent toujours d'une manière ou d'une autre au milieu de ces événements. Il y a une histoire dans l'Histoire, qui est leur histoire d'amour à eux et sert de porte d'entrée sur l'Histoire de cette époque qui est la notre et le questionnement qui se pose à eux comme il se pose à nous en tant que société autour de l'engagement, des formes de l'engagement et de ce qu'il y a derrière. On parle de cette idée de « vivre ensemble ». Je n'aime pas trop ce mot, car comme je le dis souvent on peut vivre ensemble, c'est-à-dire côté à côté, parfois même dos à dos, en se tolérant vaguement et se mettre des cloisons. Mais je parle de cette idée de danser ensemble, d'avoir envie de l'autre tel qu'il est, et de vouloir faire corps avec, et danser sur un pied d'égalité aussi. Il y

a donc cet écueil terroriste, l'écueil xénophobe, l'histoire d'Elsa et Mohamed, et ce que dit Elsa dans un de ses propos, que terrorisme et xénophobie vont de pair : quand l'un progresse, l'autre prospère.

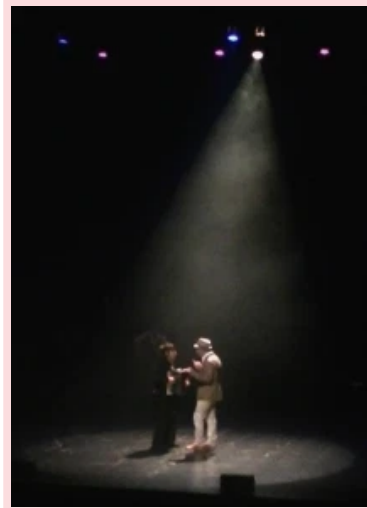


-Cette image de « danser ensemble » évoque irrésistiblement le clip et la chanson que tu as créée « Ce soir nous irons au bal ». Était-elle animée des mêmes sentiments que ton livre ?

-Oui. Elle a été écrite très simplement. Je n'essaie jamais d'écrire en réaction. J'aime bien ce slogan qui venait des surréalistes de mai 68 selon lequel l'action ne doit pas être une réaction, mais une création. Lorsqu'il se passe quelque chose, je n'ai pas l'habitude d'être en réaction et de profiter du buzz. Ce n'est pas ma façon d'être ni celle d'écrire. « Ce soir nous irons au bal » est un texte par lequel je voulais donner ma

vision des choses, car il y avait les attentats, et puis la réponse politique d'état d'urgence qui a suivi, cette logique d'enfermement, avec la machine médiatico-politique qui s'emballait comme elle sait si bien le faire en

France. Je voulais apporter ma « part de vérité » à moi. J'ai commencé à écrire un texte qui était comme une tribune, et puis je me suis dit que ce que je savais faire c'est écrire des chansons et de la poésie ; donc j'ai écrit cette poésie. Le soir des attentats, nous jouions en région parisienne, dans le 93, et le lendemain nous avions un concert prévu en région parisienne aussi qui a été annulé. J'ai fait parti de ceux avec des copains désobéissants qui ont lancé un appel à se recueillir Place de la République pour dire : « se retrouver, c'est ça l'urgence ». Le dire aujourd'hui, ça paraît normal. Mais ce matin là du quatorze novembre, cela nous a valu des critiques et des insultes nous reprochant d'être malades d'appeler les gens à sortir alors que les terroristes n'étaient pas encore arrêtés. C'est là qu'on se rend compte de la folie qui s'empare des esprits, y compris d'amis militants qui n'ont poliment pas répondu à cet appel. Nous, on sentait l'arnaque, en tous cas la mauvaise réponse apportée par les pouvoirs politique et médiatique, et cette logique d'état d'urgence qui commençait à s'installer d'abord pour trois jours, puis trois mois, puis pour durer de façon permanente. On sentait venir ça ; et de fait trois-quatre ans après, on constate bien que c'est ce qui s'est passé. On s'est retrouvés le matin du quatorze novembre à quelques copains à se dire qu'on était en train de se faire avoir sur tous les plans, d'abord par le terrorisme, ensuite par les discours xénophobes qui commençaient à pulluler, et puis par la réponse politique et la peur qui commençait à régner sur la ville, comme c'est dit dans la pièce. On voulait dire qu'il ne fallait surtout pas s'enfermer et partir en vrille devant BFM TV, mais au contraire se réunir, se recueillir, et occuper l'espace public pour ne pas le laisser à la terreur. Le soir même nous étions peut-être deux cent, pas plus, pour répondre à ce mot d'ordre, et ce moment était pour nous symbolique. Alors le lendemain, il y a eu un grand rassemblement, dont on a été un peu les précurseurs ; j'ai alors reçu des messages de gens qui me disaient qu'effectivement nous avions raison et qu'il ne fallait pas se laisser dominer par la peur. Mais la pression était très forte pour dissuader les gens de sortir ; on nous rendait coupables d'irresponsabilité, car ça obligeait les policiers à veiller à notre sécurité alors qu'ils devaient se mobiliser à la traque des terroristes. Bien sûr dans ces moments là tout le monde a peur ; c'est quelque chose de normal et de logique. L'idée n'était pas de dire qu'on n'avait pas peur. Mais on n'est pas obligés de laisser la peur nous dominer et de la laisser prendre le pas sur tout le reste. On peut se nourrir d'autre chose que la peur, de tout ce qui fait que nous sommes des êtres humains avec des valeurs, des convictions, des idéaux. On voulait partager un moment et affirmer avec force des valeurs. Mais c'était comme si à ce moment là précis, on ne devait penser que par la peur, et qu'elle devait guider la moindre de nos initiatives. Donc on ne devait plus penser. D'une certaine manière, on était presque coupables d'essayer de remettre un peu de raison dans cet emballement là, de vouloir affirmer ensemble ce qu'on veut, ce qu'on cherche et ce en quoi on croit. Donc le lendemain j'ai écrit ce qui ne devait être qu'un poème à la base et qui a donné cette chanson, pour réaffirmer cette idée qu'on allait continuer à sortir et danser ensemble et ne pas laisser ni les terroristes ni les xénophobes gagner et nous faire tomber dans leurs pièges.



-Et peux-tu nous raconter l'histoire de la réalisation du clip ?

-Quelques jours plus tard une réalisatrice sourde qui s'appelle Sandrine Herman m'a envoyé un message pour m'expliquer comme la communauté sourde avait en quelque sorte subi une double peine, car dans l'emballement, la quasi-totalité des informations n'avait pas été traduite en langage pour non-entendant, et donc eux ne savaient pas ce qui se passait et quelles étaient

les consignes ou les appels. Elle me racontait comme eux ont vécu un double traumatisme et me dit son envie de réaliser une création ensemble pour répondre à cela. Donc je lui ai envoyé mon poème, et lui proposant de le mettre moi en musique et elle en images. Et voilà comment sont nés la chanson et le clip. C'est vrai qu'il y a tout un univers et un propos et tellement de choses à dire autour de cette chanson, sur nous en tant qu'individus, en tant que société aussi. J'avais donc envie de raconter tout ça et j'ai écrit ce roman *Du cœur à l'outrage*, qui a été bien reçu. Et très vite on s'est dit qu'on pourrait mettre ce truc là en scène. C'est vrai que mon écriture est proche de l'oral, et on a fait pas mal de lectures musicales pour la promotion du bouquin dans différents lieux pendant près d'un an. On a vu que ça parlait aux gens, et qu'on y prenait du plaisir, parce que nous sommes entre l'engagement, l'art et la musique, l'univers des mots qui parlent et qui chantent. On a pensé que si on en avait l'opportunité, on le mettrait en scène et l'opportunité s'est présentée, et à fait naître ce spectacle qu'on tourne en ce moment. Voilà pour la genèse de la pièce.

-Lors du premier entretien que tu nous avais accordé, tu nous parlais de Saïd, dont la présence dans *Les Saltimbanks* dote le groupe de la spécificité d'avoir un comédien en son sein, qui t'avait embarqué dans une aventure théâtrale, puis que tu avais convié à intégrer le groupe pour participer à ton aventure musicale ensuite. Vos deux chemins sont-ils entrelacés et destinés à s'inviter réciproquement ?

-C'est ça ! On a bouclé la boucle. Enfin il y aura d'autres aventures communes, mais nous avons là une pièce de théâtre musicale qu'on a vraiment construit à deux et mis en scène ensemble. Et les copains et copines sont venus pour nous accompagner sur scène.



-Comment ta participation au festival s'est décidée ?

-Il y a quand même une histoire particulière avec ce festival. Ce sont les gens de *Solidaire 33* : nous avons une longue histoire commune ; on se retrouve régulièrement pour faire des choses ensemble. On a une vraie convergence de valeurs sur pas mal de choses et ça date de « On lâche rien » avec *Sud Solidaire* qui nous ouvre son cortège en 2009. On les avait appelés en disant qu'on avait envie d'une manifestation-concert avec un camion. Et depuis on a fait pas mal de choses

ensemble. Il y a une équipe particulièrement bien motivée, qui déploie les initiatives et les idées. Donc ils m'ont appelé à la base pour me proposer de jouer en concert lors de ce festival. Je n'avais pas encore repris la tournée des concerts ; en revanche ça me tentait bien de venir jouer cette pièce dans le cadre du festival, parce que justement il y a cette idée dans la pièce de lutter contre les stéréotypes, et aussi dans la démarche : nous, on sait qu'on est légitimes à se trouver sur une scène de théâtre ; on n'a pas besoin de s'en persuader. Mais l'idée de venir non pour un concert comme l'habitude, mais pour une pièce collait avec le thème. On fait de l'art populaire, et dans cet art populaire il y a la musique, mais il y a aussi la poésie, le théâtre, et tant d'autres disciplines artistiques. Les mots, la manière de les dire, de les faire jouer entre eux, pour raconter des histoires de notre époque, qui sont des histoires populaires, des histoires d'engagement, des histoires volontaires, pour

nous c'est la même chose. J'adore le théâtre et c'est vrai que souvent on peut avoir tendance à penser que ce n'est pas pour nous, mais pour les autres. Mais surtout pas ! La grande école de la poésie et du théâtre populaire existe de tous temps, et j'aime l'idée de m'inscrire là dedans.

-Parles-tu du théâtre « qui n'est pas pour nous » au sens élitiste d'un art accessible à peu?

-Oui, dans un sens élitiste. On fait de l'art populaire qui est un art exigeant dans les histoires qu'il raconte, qui ont du sens et sont liées à notre époque, contrairement à une forme d'art un peu plus institutionnel ou dans les clous d'un monde déconnecté de notre réalité, et qui peut être d'une futilité affolante. Le propre que je défends et qui nous caractérise dans ce que je fais, c'est parler des histoires de notre temps. On peut être né à Roubaix dans un quartier populaire, et enfant de l'immigration, et considérer être modestement et de façon très lointaine peut-être dans la lignée de gens comme Louis Aragon, Victor Hugo, Jacques Prévert ou tant d'autres, qui ont une autre histoire, un autre parcours, mais qui portaient l'art des mots qui parlent à tous. Faire de la poésie avec des mots que personne n'utilise et ne comprend n'est pas mon idée. J'aime l'idée de créer de belles images, originales, surprenantes, parlantes, qui portent, mais avec des mots simples. Une belle idée est une idée qui peut être exprimée de la façon la plus simple, que tout le monde va pouvoir s'approprier et à laquelle tout le monde va pouvoir s'identifier. Quand tu écoutes Brel, tu vas entendre des mots et même des constructions de phrases parfois qui sont extrêmement simples et qui fabriquent de si belles images! La vision de l'art populaire pour moi, c'est essayer de se hisser ensemble ; pas de partir loin tout seul. Il ne s'agit pas de performance, mais d'histoires racontées, partagées, et ressenties. Embarquer ensemble : c'est ça. Et ce qu'on oublie souvent de dire c'est que l'art populaire peut être exigeant ; ce n'est pas un art « au rabais ». Et l'art élitiste n'est pas une forme d'art au dessus du populaire, mais juste un art qui va parler à peu de gens, car peu de gens auront les codes pour comprendre et faire parti d'un petit cercle où on va se gausser d'avoir pu comprendre ce qu'a voulu dire un génial auteur.



-Tu expliquais précédemment les réactions d'incompréhension auxquelles tu t'es heurté juste après les attentats. Penses-tu que le fait qu'aujourd'hui les gens ont sans doute plus de recul permet à ton message de mieux passer, en tout cas d'être entendu sans provoquer de réactions irréfléchies ?

-Oui, c'est sûr qu'il y a aujourd'hui un peu plus de place pour la compréhension et la nuance, et l'analyse de la manière dont les attentats ont été utilisés par nos responsables politiques. Quand tu vois la manifestation à Paris pour Charlie Hebdo, avec tous les dictateurs de la planète main dans la main, il est

évident qu'on a là une utilisation perverse et cynique d'un drame. Je me souviens de Manuel Valls qui en profitait pour diffuser son idéologie raciste et guerrière, en martelant qu'on était en « guerre ». Ce climat là ne fait pas honneur à la classe politique française. Et comment ne pas céder à la pression médiatique nous matraquant l'idée que l'autre est la potentielle source de tous nos maux, qu'il faut épier ses voisins, mettre des gamins de dix ans en garde à vue, parce qu'ils ont tenus certains propos déplacés ? C'était une défaite de notre société. Le corps enseignant est là pour éduquer et élever nos gamins, enseigner et faire réfléchir. J'espère

qu'avec le temps, lorsqu'on reviendra sur les événements de cette période, on sera capables de reconnaître à quel point on s'est égarés. Il est clair qu'à ce moment là en 2015, on prêchait en plein désert et les gens n'étaient pas disposés à écouter ce qu'on avait à leur dire. Si on met le climat français de l'époque en parallèle avec la réponse d'Angela Merkel -qui n'est pas une affreuse gauchiste-, suite aux attentats de Berlin, qui disait ne pas vouloir que son pays devienne un état policier et désirer que le peuple affronte cela ensemble, on comprend qu'on a du boulot à faire. Personnellement, c'est à ce moment là que j'ai jeté ma télé, et depuis je vis beaucoup mieux. Le climat anxigène draine toujours un peu la même logique de faire peur au citoyen pour qu'il s'en remette à un sauveur suprême. Ça ne s'est pas arrangé au niveau de la classe politique ; il suffit de voir les événements du 1er mai et cette histoire de soi-disant attaque d'un hôpital, et la caution officielle des bavures policières. Quand on est élu du peuple, on est là pour protéger tous les citoyens et pas n'importe quelle corporation de façon indéfectible et aveugle. C'est nous, citoyens, qui armons les policiers pour qu'ils nous défendent, pas pour qu'ils nous tirent dessus ou nous matraquent et se sentent autorisés à tous les excès possibles et imaginables, parce que dans tous les cas ils seront couverts par leur hiérarchie, leur ministre, leur président. On va où comme ça ? Si à un moment donné, on ne se réveille pas, on va à la dictature. Nous essayons de jouer ce rôle de sonneurs d'alerte, mais on se sent parfois seuls, en tous cas marginalisés et tricarads. On œuvre pour le bien commun, mais en se battant contre les institutions, contre nos dirigeants, qui ne se rendent pas compte à quel point ils sont en train de faire basculer toute notre société vers quelque chose de grave, si on n'y prend pas garde. Ce n'est jamais consciemment qu'une société bascule d'une démocratie à un régime pré-fasciste ou ultra-sécuritaire. J'essaie de faire attention aux mots que j'utilise, car nous n'y sommes pas encore. Mais de jour en jour, d'évènement en évènement, de mobilisation en répression, de privation de liberté en privation de liberté, de collusion entre intérêts privés et dirigeants publiques, on file un mauvais coton. Il y a des jours où on perçoit de petites lueurs de changement, et d'autre où c'est plus compliqué.

-L'art populaire tel que tu le défends, c'est-à-dire alternatif, ne se heurte-t-il pas cependant à un paradoxe qui est de vouloir s'adresser au plus grand nombre et en même temps de ne pouvoir l'atteindre faute de soutien médiatique ?

-Notre problème, en tant qu'artiste dans cette époque, est que l'art populaire qu'on veut faire vivre est un art qui se développe dans l'ombre. Nous vivons une époque de médias de masse, guidés par des logiques de collusion, de rentabilité économique, de perte de sens, du « temps de cerveau disponible ». C'est logique



que de tels gens n'invitent pas des personnes comme moi. Donc le problème, c'est qu'on fait de l'art populaire, mais qui n'est pas de façon évidente accessible, ce qui est bien un paradoxe. Malheureusement pour beaucoup de gens l'accès à la culture se fait via les grands médias qui leur disent quoi écouter, quoi regarder et quoi lire. De fait ce que l'on fait demande plus de temps à être connu que le disque d'un artiste qu'on impose sur TF1 ou Skyrock. Des gens nous découvrent encore, après quinze ans de carrière. On est des artisans au sens propre du terme, et notre art populaire est un artisanat artistique en fait. Je suis fils de marchand de fruits et légumes, et je faisais le marché avec le paternel à côté de chez moi quand j'étais petit : et j'ai l'impression aujourd'hui de faire à ma façon avec ma musique, mes bouquins et mes pièces de théâtre, un peu la même chose. J'ai été au tout début de ma carrière invité dans des grands médias ; à cette époque là, il y avait encore sur des médias radiophoniques nationaux quelques émissions comme « La bas si j'y suis » ou « Sous les étoiles exactement » sur France Inter qui donnaient la parole aux artistes alternatifs. J'ai vu deux mondes se séparer peu à peu. On s'est construit une notoriété ; on a monté nos associations et petit à petit, ça a été un vrai choix assumé d'opter pour un fonctionnement alternatif, car c'est ce que l'on est, sachant qu'on risquait de toucher moins de gens, de mettre plus de temps et de percevoir moins d'argent, mais qu'au moins on serait libres. On peut construire des

choses solides dans l'alternatif, mais ça prend plus de temps. Ceci dit on a notre histoire à nous que nous avons construite et j'ai beaucoup de sérénité et de tranquillité aujourd'hui pour en parler, car nous avons réussi. Mais il n'y a plus de pont aujourd'hui entre le monde alternatif et celui des médias de masse. Notre pari -ou notre souhait- en tous cas aujourd'hui est que ce monde alternatif va finir par s'agglomérer et constituer une communauté ou un projet de société autonome, et que dans cette sphère là se retrouveront des artistes alternatifs, des journalistes alternatifs, des modes de consommation alternatifs, des repères et des moyens de distribution alternatifs. Jusqu'à maintenant nos albums ont été distribués à la FNAC ou autre. Maintenant on cherche par exemple à trouver une solution alternative au commerce du disque pour la question de la distribution des albums, et qui fonctionne. Notre dernier album live a été financé via une contribution sur Ulule ; ce n'est pas une plateforme très alternative, donc on va en changer. Mais ce système de prévente de disque peut commencer déjà à esquisser une forme de lien de vente directe. On tâtonne, on essaye et je reste persuadé que d'ici cinq ou dix ans les artistes alternatifs auront trouvé un circuit de distribution alternatif et que les gens qui font parti de cet univers là sauront où, quand et comment se procurer de façon très simple leurs disques, et même participer à leur production. Ça va être une communauté alternative où on se nourrit les uns les autres, et ça commence déjà à se concrétiser. Heureusement il y a des gens qui sont un peu obstinés et ne se laissent pas dicter leur pensée. Parce que cela, c'est la logique Macron, d'affirmer que le monde moderne c'est lui, et qu'il est la seule alternative au racisme et à la xénophobie, ce qui est un foutage de gueule total quand tu vois le nombre de lois liberticides votées et la répression des manifestations en cours. Nous ne sommes pas prévus dans le grand scénario. Mais de notre côté plein de choses se développent ; le tout est d'avoir conscience que ça prend du temps. Si on n'arrive pas agglomérer cette communauté, les artistes alternatifs n'émergeront pas. Nous n'émergeons et n'existons que parce qu'il y a des gens prêts à écouter et renvoyer quelque chose, et s'engager par leurs pratiques au quotidien, dans ce qu'ils vivent, ce qu'ils mangent, ce qu'ils écoutent, ce qu'ils lisent.



Miren Funke

Photos : Miren Funke